

John Stuart Mill

Sur l'université

Le discours de St Andrews



Une présentation de
Normand Baillargeon
Antoine Beaugrand-Champagne
Camille Santerre Baillargeon



Sur l'université

Le discours de St Andrews

JOHN STUART MILL

Sur l'université

Le discours de St Andrews

Traduction anonyme revue, complétée et présentée par
Normand Baillargeon, Antoine Beaugrand-Champagne
et Camille Santerre-Baillargeon



Presses de
l'Université Laval

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Maquette de couverture: Laurie Patry

Mise en page: **Santo** *graphs*

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.
Dépôt légal 2^e trimestre 2017

ISBN : 978-2-7637-3225-1
PDF : 9782763732268

Les Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Table des matières

INTRODUCTION	9
<i>Normand Baillargeon, Antoine Beaugrand-Champagne et Camille Santerre-Baillargeon</i>	
Une éducation hors de l'ordinaire	12
La crise de 1826 et ses effets	14
Harriet Mill	16
L'utilitarisme millien et l'éducation	18
Sur l'université: quelques-uns des sujets sur lesquels Mill nous invite à méditer	23
SUR L'UNIVERSITÉ. LE DISCOURS DE ST ANDREWS	31
<i>John Stuart Mill</i>	
BIBLIOGRAPHIE	87

Introduction

L' *Inaugural address delivered to the University of St Andrews, Feb. 1st 1867*, de John Stuart Mill, est un texte jugé suffisamment important pour être, aujourd'hui encore, dans le monde anglophone, lu, anthologisé et étudié, tout particulièrement en philosophie de l'éducation.

De manière tout à fait surprenante, étant donné le statut de ce texte et l'immense notoriété de son auteur, il n'était toujours pas disponible en langue française, un siècle et demi après sa parution.

Ces raisons à elles seules justifiaient à nos yeux qu'on le traduise et qu'on l'édite, plus encore en ces jours où de nombreuses personnes pensent que le statut et le rôle de l'université connaissent une profonde et souvent controversée mutation.

Nous avons donc décidé de nous mettre à la tâche.

C'est alors que l'un d'entre nous, parlant de ce projet à Vincent Guillin, professeur de philosophie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et spécialiste de Mill, apprit que ce texte avait peut-être déjà fait l'objet d'une traduction.

Après d'intensives recherches pour son projet du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC), « La Réception française de John Stuart Mill », M. Guillin était en effet parvenu à retrouver cette obscure traduction. La tâche n'était pas facile: elle était parue dès 1867, sans signataire, en trois livraisons de la défunte

Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger (vol. 4, n° 33, p. 513-520; vol. 4, n° 35, p. 551-555; vol. 4, n° 36, p. 569-576), sous le titre *Université de Saint André. Discours de M. J. Stuart Mill*. Nous remercions chaleureusement M. Guilin de cette heureuse trouvaille.

Restait à voir si cette traduction, anonyme, était utilisable.

À l'examen, elle se révéla globalement de très bonne tenue, si l'on excepte quelques petits défauts comme de légers contresens ou des formulations datées. Mais on découvrit aussi que des passages avaient été omis : quelques lignes parfois, mais aussi, à plusieurs reprises, des paragraphes entiers, et même, quelques fois, des pages complètes.

Ce que nous présentons ici est donc un travail un peu particulier : il s'agit d'une mise à jour et de la complétion, réalisée à trois, d'un texte partiellement traduit par une personne anonyme en 1867. Toutes les notes de bas de page sont de nous.

L'un de nous (N.B.) suggère que ce pourrait être Mill lui-même qui a traduit ce texte : des spécialistes pourront peut-être un jour prochain confirmer ou infirmer cette hypothèse...

* * *

En 1865, et pour trois ans, John Stuart Mill (1806-1873), qui n'a pourtant, au sens strict, jamais fréquenté l'université, sera recteur honoraire de l'Université de St Andrews, en Écosse, une institution fondée en 1413.

La coutume veut alors que le recteur, pendant qu'il est en poste, prononce une sorte de discours inaugural dans lequel, devant étudiants et professeurs réunis, il développera des idées sur l'éducation, et en particulier sur l'université et sur ce qu'on serait en droit d'attendre d'une éducation universitaire.

C'est ce texte, paru en 1867, que vous lirez ici.

Mais avant d'en dégager quelques aspects par lesquels il nous semble mériter toute l'attention des lecteurs contemporains, il sera utile, et même indispensable, de dire quelques mots sur son auteur, sur son bien singulier parcours et sur ce qui, dans ce parcours,

explique, en partie du moins, plusieurs des grandes positions qu'il défend à propos de l'université.

* * *

John Stuart Mill est né le 20 mai 1806 à Pentonville, alors une banlieue du nord de Londres.

Son père, James Mill (1773-1836), historien, philosophe et économiste, est un proche de Jeremy Bentham (1748-1832), un des fondateurs d'un groupe connu sous le nom de Philosophical Radicals.

Ses membres sont des réformateurs sociaux qui ambitionnent de transformer le monde sur la base d'un programme philosophique d'inspiration libérale qui met de l'avant les principes de l'utilitarisme, une doctrine éthique et politique élaborée par Bentham dont nous reparlerons plus loin : disons déjà qu'elle repose sur l'idée que les politiques publiques adoptées, les actions entreprises et les gestes posés devraient chercher à maximiser le bonheur du plus grand nombre.

Mill et Bentham souhaitent que John Stuart soit éduqué afin de devenir un chef de file dans la promotion des idées radicales et des conceptions utilitaristes. L'éducation qu'il recevra à cette fin, à domicile, est absolument « hors de l'ordinaire et remarquable », comme l'a raconté Mill dans les premiers chapitres de son autobiographie, en assurant qu'elle prouve (mais il est permis d'avoir à ce sujet des doutes et des réserves) « qu'il est possible d'enseigner durant les premières années beaucoup plus que ce qu'on suppose d'ordinaire selon les manières habituelles d'instruire – et qui fait que ce sont finalement des années perdues¹ ».

On ne pourra donner ici qu'une idée sommaire de cette éducation, mais il est, comme on le verra, indispensable d'en toucher un mot.

1. John Stuart Mill, *Autobiography*, 1. Tous les passages cités de ce livre sont traduits par nous.

UNE ÉDUCATION HORS DE L'ORDINAIRE

À trois ans seulement, le petit Mill commence le grec, appris selon des méthodes inspirées de la psychologie associationniste que promeut son père, c'est-à-dire en associant des étiquettes portant les noms anglais et grec d'un objet à l'étiquette représentant cet objet.

Puis, très vite, il entreprend de traduire des ouvrages : les *Fables* d'Ésope, d'abord ; l'*Anabase* de Xénophon, ensuite ; puis de nombreux autres, parmi lesquels les six premiers dialogues de Platon – tout cela avant de commencer le latin, dès huit ans. Il entreprend aussi à ce moment de l'apprendre à une sœur plus jeune.

Mill a huit frères et sœurs, et ceux-ci s'ajouteront tour à tour à la liste de ses élèves. Ces tâches d'enseignement lui déplaisaient beaucoup, mais il dira aussi avoir « tiré de ce travail l'avantage d'apprendre plus en profondeur et de retenir plus durablement les choses que je devais enseigner² ». Les personnes qui ont enseigné partageront sans doute ce point de vue.

En plus d'enseigner, Mill lit, énormément ; puis, surtout durant les promenades quotidiennes qu'il fait avec son père et qui sont l'occasion de leçons orales sur différents sujets, il lui résume ses lectures et en discute avec lui. Il travaille aussi, dès 11 ans, à la correction des épreuves de cette *History of India* que son père publiera en 1818 et qui lui permettra de trouver enfin un travail stable (Mill père est d'origine modeste et la famille est jusqu'alors plutôt pauvre) à l'East India Company.

À 12 ans, ce qui est réellement « hors de l'ordinaire et remarquable », Mill a lu une grande part du corpus de la littérature classique de l'éducation libérale usuelle et de la philosophie, mais il a aussi étudié l'algèbre, la géométrie et l'histoire, notamment celles de l'Angleterre et de l'Écosse. Il commence à ce moment à étudier l'économie politique, la logique, le calcul différentiel et intégral. Sans expérimenter lui-même, ce qu'il regrettera, il étudie aussi, pour se divertir, les sciences (physique et chimie). « Je n'ai pas souvenir d'avoir été à ce point emballé par un livre que je le fus par les *Scientific Dialogues* de [Jeremiah]

2. *Ibidem.*

Joyce », dira-t-il, ajoutant : « Je dévorais des traités de chimie [...] bien avant de voir la moindre expérimentation³. »

À 14 ans, en 1820-1821, il voyage durant un an en France avec le frère de Jeremy Bentham, Samuel Bentham ; c'est une expérience qui comptera beaucoup pour lui, par laquelle il apprendra la langue française, et qui élargira ses horizons, entre autres par les contacts qu'il fera ou les liens qu'il entretiendra plus tard avec des auteurs comme Jean-Baptiste Say, Henri Saint-Simon, Auguste Comte ou Alexis de Tocqueville. C'est d'ailleurs en France que Mill finira ses jours et c'est là, plus précisément à Avignon, qu'il est enterré.

Durant ce séjour, il assiste à quelques cours à l'Université de Montpellier (chimie, zoologie, métaphysique, logique) et reçoit un enseignement privé en mathématiques avancées.

Revenu chez lui, il poursuit ses études en abordant les grands traités d'économie, de politique et de philosophie, toutes des disciplines indispensables pour accomplir les tâches auxquelles on le prédestine, et il continue à faire la classe à ses frères et sœurs. Il a aussi des échanges avec des proches de son père, notamment avec l'économiste David Ricardo (1772-1823).

Si l'on excepte ces quelques cours suivis à Montpellier, à titre, dirions-nous aujourd'hui, d'étudiant libre, Mill n'a donc pas fréquenté l'université – et du reste, en tant que libre penseur, il n'aurait pu fréquenter ni Oxford ni Cambridge, où l'on aurait exigé de lui qu'il fasse acte de foi envers la religion anglicane.

En 1823, aidé par son père, il obtient lui aussi un poste à l'East India Company. Il y restera 35 ans. Soucieux de mettre en application les idées selon lesquelles (et au service desquelles) on l'a éduqué, il commence aussi alors à publier, en particulier dans la *Westminster Review*, l'organe des radicaux fondé en 1823.

Durant toute sa vie, il manifesterait ce souci qu'avaient les radicaux d'exercer une influence pratique sur le monde, tout en rédigeant d'importants ouvrages de philosophie (parmi lesquels : *Système de logique*, 1843 ; *Principes d'économie politique*, 1848 ; *Considerations on Representative Government*, 1861) ainsi que des textes d'emblée

3. *Ibidem*.

influent visant un plus large public et qui sont aujourd'hui encore lus par quiconque étudie en philosophie, ou dans les humanités au sens large – citons, en particulier, *De la liberté* (1859), *L'utilitarisme* (1862) et *De l'assujettissement des femmes* (1869). En raison de tous ces écrits, Mill est souvent, et avec raison, désigné comme le plus important et le plus influent philosophe anglais du XIX^e siècle. On notera qu'à la fin de sa vie il défendra des idées proches du socialisme, prônant la création de ce qu'on appellerait aujourd'hui des coopératives.

Mais entre son entrée à l'East India Company et cette bouillonnante activité se place un évènement qu'on trouvera sans doute assez prévisible, étant donné tout ce que cette éducation hors de l'ordinaire qu'on lui avait imposée avait exigé: une profonde crise intellectuelle (« a mental crisis », dit Mill dans son autobiographie). Elle représente un tournant dans sa vie, qui aura de grandes répercussions sur la pensée de Mill. Elle survient à l'automne 1826 – Mill a alors 20 ans – et il la raconte et l'analyse longuement dans le chapitre 5 de son autobiographie.

LA CRISE DE 1826 ET SES EFFETS

Le malaise qu'il ressent d'abord et qu'il croit passer ne s'estompe pas et Mill parvient peu à peu à le cerner et à en identifier la cause. Élevé pour travailler à faire advenir la réforme sociale espérée de ses éducateurs et l'ayant lui-même adoptée comme but de sa vie et condition de son bonheur, Mill en arrive à se poser la question suivante: « Supposons que tous tes buts dans la vie soient atteints; supposons que tous ces changements au sein des institutions et dans les opinions auxquelles tu aspirer puisses être à l'instant réalisés; cela te rendrait-il heureux, cela te procurerait-il de la joie?⁴ » La réponse sincère à cette question, une réponse totalement imprévue dans le grand plan conçu pour son éducation, est: non.

Il faudra du temps à Mill pour sortir de cette crise. Lorsqu'il y sera parvenu, il dira en avoir appris deux précieuses leçons.

4. *Ibidem*, chapitre 5.

La première, qui touche « des idées sur la vie elle-même » et dont il dira n'avoir jusque-là pas entendu parler, concerne de près la définition même de l'utilitarisme et annonce les importantes transformations que la doctrine connaîtra entre ses mains. Le bonheur, ce but suprême poursuivi par les utilitaristes, et Mill le soutient encore, ne saurait cependant être le but direct de l'existence. « Ceux-là seuls sont heureux, écrit Mill, qui ont l'esprit tendu vers quelque chose d'autre que leur propre bonheur, par exemple vers le bonheur d'autrui ou l'amélioration de la condition humaine, vers quelque recherche ou quelque acte poursuivi non comme un moyen, mais comme une fin idéale. Aspirant à autre chose, ils trouvent le bonheur chemin faisant. [...] Cette théorie devint alors la base de ma philosophie de la vie et c'est celle à laquelle je demeure attaché. »

Dans ces pages consacrées à sa crise, Mill cite des vers des poètes Coleridge et de Carlyle, qu'il ne connaissait pas au début de celle-ci, mais qu'il découvrit ensuite, y trouvant l'expression exacte de ce qu'il ressentait :

*A grief without a pang, void, dark and drear,
A drowsy, stifled, unimpassioned grief,
Which finds no natural outlet or relief
In word, or sigh, or tear⁵*

*Work without hope draws nectar in a sieve,
And hope without an object cannot live⁶*

C'est un indice de ce qu'est cette deuxième grande leçon que Mill tirera de la grave crise qu'il traverse – il nommera la poésie de William Wordsworth (1770-1850) comme ayant exercé sur lui une grande influence à cette époque, mais il s'ouvrit bientôt à tout le romantisme.

-
5. *Ibidem*, p. 134-135. Traduction :
Douleur sans coup, vide, sombre, morne
Languide, étouffante, apathique douleur,
Qui ne trouve pas d'issue ni d'apaisement naturels
Par la parole, le soupir ou les larmes
6. *Ibidem*, p. 140. Traduction :
Le travail sans foi précipite le suc dans le vide
Et la foi sans objet ne peut vivre